Fiat FRC.1
FRC 2-13441
Case Fac
18622

LES ŒUFS

DE PÂQUES,

OU

EPITRE A NOSSEIGNEURS.

PÈRES conscrits, magnifiques seigneurs,
Qui des Français constituez l'Empire,
Ce qu'appréhende un de vos serviteurs,
Tolérez-vous qu'il ose vous le dire ?
C'est le défaut des princes et des rois ;
On leur déplaît à moins qu'on ne les flatte ;

THE NEWBERRY
LIBRARY

Rois n'êtes point : possible toutefois
Qu'ayez comme eux l'oreille délicate ;
Et je vous blesse : utile vérité,
Fille du ciel onc ne voudroit déplaire ;
Voire elle seule est de la liberté
Que prônez tant, gardienne salutaire.
Il n'appartient qu'aux farouches tyrans
De l'exiler ou la mettre aux entraves ;
Et s'il fallait vous repaître d'encens,
Pères conscrits, serions encore esclaves ;
Que le soyons plus que ne l'ont été
Nos vieux parens dans leur simplicité,
Quand, hauts seigneurs couvraient de leur puissance
Humbles vilains, et leur faisaient du bien :
Aucuns l'ont dit ; ils se trompent : je pense
Comme penser doit un bon citoyen,
Tel que Noël, Viletanus, Prud'homme,
Camille, Audouin, Garat, Carra, Marat,
Beaulieu, Brissot, Duchesne, *et cætera.*
Sages auteurs que par-tout on renomme.
L'exorde est long : pardonnez, Sénateurs,
Octroyez-moi l'indulgence plénière,
Dont prévenez amples divagateurs,
Rabaud, Goupil, Treilhard et Robespierre ;
J'arrive au fait et vous peins mes frayeurs.
Je vois d'abord s'élever un nuage,
Des Allemands il couvre l'horison :
Avant-coureur et père de l'orage,
Il est enflé de boulets de canon :
Il va croissant, il menace les Gaules,
Et ne fut-il que de coups de bâton,
Il pourroit bien crever sur vos épaules.
N'ignore pas que monsieur Desmeuniers,
Vrai Cicéron, qui bravement dissèrte
Dans le Manège, exaltant vos guerriers
Triomphateurs de la Bastille ouverte,
s'est écrié : *nous ne redoutons rien*
De nos voisins : s'il faut faire la guerre,
Nous la ferons, et nous la ferons bien :

Ainsi soit-il. Mais au bruit du tonnerre,
Tremble, pâlit et se cache soudain
L'athée impur, qui, dans un tems serein,
Bravait du ciel l'impuissante colère.
Dès qu'aux fauxbourgs Honoré Mirabeau
Fait retentir sa trompette guerrière,
Nos citadins brûlant d'un feu nouveau,
Pendent au flanc leur vaillante rapière,
Et sur l'oreille ils mettent leur chapeau,
Oh! quel plaisir d'endosser l'uniforme
Et de paraître affronter les hasards!
Riche harnois! pourpoint qui les transforme,
Et de faquins fait autant de Césars;
Pour batailler chacun se croit idoine,
Sous le mousquet chacun se montre altier;
Mais ce n'est point l'habit qui fait le moine,
Ni le plumet qui fait le cavalier;
Et l'on m'a dit que ces braves soldats,
Grands pourfendeurs et fervens patriotes,
Lorsqu'il s'agit de voler aux combats,
Ne manquent point de salir leurs culottes.
Le piteux cas, et la vilaine affaire!
Certain raillard les appelle culs-blancs;
Du bon coté c'est qu'il les considère,
Car à l'envers ils sont bien différens:
Partant, les tiens mal-propres aux batailles;
Et quand Bender en France arrivera,
Contre son bras qui brise les murailles,
Quelle puissance alors vous soutiendra?
Soldats séduits? Ne croyez intrépides
Ceux qui du roi quittèrent les drapeaux;
Haute valeur ne convient aux perfides,
Et sans honneur il n'est point de héros.
Puis écoutez: qui fait une maison,
Prend soin d'abord d'en assurer la base
Sur un bon tuf: autrement la raison
Veut qu'elle tombe; et tombant elle écrase
Les habitans et même le maçon.
Or dites-moi, cet auguste édifice

Que bâtissez, architectes experts,
Et que déjà, sans aucun artifice,
Ambassadeurs choisis de l'univers,
Pour admirer sont accourus des halles,
Gentils, Lapons, Alains et Visigots,
Russes et Turcs, Polacres et Vandales,
Caffres et Huns, Tartares, Hottentots,
Serait-ce point sur un mobile sable
Qu'il est placé? Citoyens de Paris,
Dont vous vantez l'ardeur incomparable,
Pour un instant de vous semblent épris,
L'instant d'après ils vous donnent au diable:
La mode passe, on s'accoutume à tout:
Ce qu'ils aimaient leur paraît moins aimable;
Fréquent usage amène le dégoût,
Et constamment il est au variable
Leur baromètre: invincibles guerriers
Redeviendront citadins pacifiques,
Et renonçant aux palmes et lauriers,
Fruit encor nul de leurs œuvres civiques,
Mieux aimeront faire dans leurs boutiques
Ce qu'ils soulaient y faire auparavant,
Auner du drap et tromper leurs pratiques,
Ainsi que fait tout honnête marchand.
Ce qu'ils feront, vous verrez les provinces
Aussi le faire, et rappeller les princes
Par vous exclus: toujours provinciaux,
Soit bien, soit mal, expriment en conduite
Parisiens: on les nomme Badauds;
Badauds sont-ils: pourtant on les imite;
Tant il est vrai que Français sont des sots
Sur qui raison a beaucoup moins d'empire
Que bel usage: et n'allez pas nous dire
Qu'honnêtes gens de la grande Cité,
Avecque vous ayant rompu la paille,
Pour maintenir l'heureuse liberté,
Sous vos drapaux retiendrez la canaille,
Coupe-jarrets, bandits et scélérats,
Ou malotrus, besogneux proletaires.

Accompagné de semblables goujats,
Catilina fit fort mal ses affaires;
Et néanmoins cet illustre vaurien,
Cela soit dit sans vous faire un outrage,
Catilina, Seignenrs, vous valait bien;
Peut-être même il valoit davantage.
Il étoit grand, il était généreux,
Il était noble, il avait du courage,
Plus que n'en ont patriotes fangeux,
Dont vous chantez les exploits valeureux,
Quand il advient que leurs mains triomphales,
Libres au gré de Lameth et Voydel,
Forcent un cloître, et fessent des vestales
Qui pour prélat ne reçoivent Gobel.
Si vous pouvez au temple de mémoire
Vous introduire, en trompant les bedeaux,
Et leur donnant un assignat pour boire,
Vous le pourrez; contemplez les tableaux
Qu'en traits profonds y burine l'Histoire:
Que de tribuns, que de conspirateurs,
Bas courtisans d'une horde ordurière,
Y sont dépeints traînés dans la poussière,
Pâles, meurtris par leurs adorateurs!
Quand les bourgeois et la troupe légère,
Des sans culotte, appellés nation,
S'animeraient, autant qu'il peut vous plaire,
Pour appuyer la constitution
Non faite encor, mais que vous devez faire,
Et combattraient pour cette liberté
Qui pourrait bien n'être qu'une chimère,
Puisqu'elle n'a nulle part existé,
Il resteroit à vaincre un grand obstacle
Qui, selon moi, vous arrêtera tous,
Si Dieu ne veut opérer un miracle,
Et ne crois point qu'il en fasse pour vous:
Il en feraît que n'y voudriez croire;
Ne croire rien est un point convenu
Entre vous tous: au moins pour votre gloire,
Résolvez-moi cet argument cornu.

Ne pourriez-vous par malheur le résoudre ?
Trop est certain que bientôt croulerait
Votre grand œuvre ; et s'en irait en poudre :
Las ! que ferait alors maître Target !
Triste, pantois, larmoyant à merveille,
Il heurlerait épouvantablement,
Comme est d'usage au funeste moment,
Que de ses mains échappe une bouteille
Qu'il courtisait fort amoureusement.
Mais revenons au susdit argument :
Ou vous mettrez les impôts nécessaires
Pour soudoyer vos nouveaux sénateurs,
Vos présidens, vos nombreux secrétaires,
Vos trésoriers, vos administrateurs,
Vos gens de loi, vos commissionnaires,
Vos clubs chéris, vos sages électeurs,
Vos avoués, et vos motionnaires,
Vos espions et vos ambassadeurs,
Vos journaliers et vos folliculaires,
Hargneux mâtins, terribles aboyeurs,
Vos saints prélats, et curés et vicaires
De la morale habiles professeurs.
Ne cite point vos Benoîts confesseurs,
Persuadé que n'en userez guères ;
Pour soudoyer tant de fonctionnaires
Qui veulent tous avoir des honoraires,
Et plus qu'honneur estiment les Ducats.
Ou vous mettrez les impôts nécessaires,
Pères conscrits, ou ne les mettrez pas:
Si les mettez, quel poids intolérable
Supporteront les Francs régénérés !
De l'ancien joug qu'ils trouvaient exécrable,
Est-ce ainsi donc que vous les délivrez ?
Ils maudiront votre patriotisme,
Votre énergie et votre liberté,
Et regrettant les fers du despotisme,
Ou bien plutôt constante loyauté
Qui des Français faisait le caractère,
Lorsque du trône aimant la majesté,

Dans le monarque ils ne voyaient qu'un père,
Ils conviendront que ne gagne jamais
L'homme étourdi qui délaisse son maître,
Pour obéir à d'infâmes valets,
Et furieux ils vous enverront paître.
Ne pas vouloir alléger les impôts,
Oui, c'est du peuple encourir la disgrace,
Et révolter contre vous les badauds.
Mais des impôts si n'augmentez la masse,
Comment payer avides usuriers,
Vos souteneurs? Comment ferez-vous face
Aux billets doux, juridiques papiers,
Qui sont connus sous le nom de quittances,
Et que toujours exacts aux échéances,
Vous écriront vos amis les rentiers:
Vous les croyez révolutionnaires?
Croyez plutôt qu'ils le seront bien peu,
Dès qu'ils verront décliner leurs affaires,
Et ne pourront mettre le pot au feu.
C'est là le point: nul civisme n'embrâse
Nos francs bourgeois ruinés pleinement;
Le pot au feu, c'est l'éternelle base
Que doit avoir un bon gouvernement.
Pour éviter l'infâme banqueroute,
Notre bon roi vous avait assemblés:
Faire ce bien, vous le pouviez sans doute,
Il ne fallait que, ministres zélés,
Aimer l'Etat, et régler la dépense
Sur la recette. Excellens citoyens,
Nobles voulant y concourir d'avance,
Vous en offroient les paisibles moyens,
Et descendus des antiques héros
Dont le courage avait conquis la France,
Ils oubliaient les droits de leur naissance,
Et consentaient à payer les impôts.
Y consentait le clergé vénérable:
En recevant ses présens généreux,
Eussiez comblé l'abyme épouvantable
Où tombera le peuple malheureux.

Favorisés de telles circonstances,
Fas ne fallait avoir bien du talent
Pour rétablir l'ordre dans les finances ;
Necker l'a dit, c'était un jeu d'enfant ;
Mais votre orgueil détestait la noblesse,
Et vous croyez, aveugles Plébéïens,
De vos noms vils illustrer la bassesse
En déprimant ceux des Patriciens !
Par leur éclat votre ame était aigrie,
Vous ne vouliez, sur-tout, que le clergé
Obtînt l'honneur de sauver la patrie :
Ce que vouliez, c'est qu'il fut outragé ;
C'est que par vous la canaillocratie
Envenimée osât tout contre lui :
Aux assassins secondant leur furie,
Néron Voydel promettait votre appui :
Vous aviez dit que la propriété
Ne souffriroit de vous nulles atteintes ;
Vous l'aviez dit, vous l'aviez décrété,
Et c'est par vous que vos loix sont enfreintes :
Prêtres par vous sont enfin dépouillés ;
Vous souriez à leurs justes complaintes ;
Prêtres par vous sont pillés et volés.
Pour consommer cet œuvre mémorable,
Normand subtil, votre avocat Thouret,
Du voile épais d'une nuit favorable,
Tel qu'un filou, vainement s'entourait
Dans les replis de sa fausse logique
Tous les Français un jour pénétreront :
Il tombera le bandeau fanatique
Qu'ils ont aux yeux : ils ne découvriront
Dans ce qui fait triompher le manége,
Qu'un guet-à-pens, un lâche assassinat,
Un vol impie, un affreux sacrilége,
Non plus funeste au clergé qu'à l'Etat.
N'est-il pas vrai qu'au sein de l'indigence,
Prêtres venaient répandre leurs trésors ?
Bien moins que vous ils parloient bienfaisance,

Bien plus que vous en avaient les transports ;
Si quelques-uns faisaient un autre usage
De leur fortune, et livrés aux plaisirs,
Couraient, volaient en pompeux équipage
Chez des laïs contenter leurs desirs ;
S'ils célébraient d'obscènes saturnales,
Et dans le vin éteignaient leur raison ;
D'un lucre infâme approuvant les scandales,
S'ils en donnoient l'exemple et la leçon ;
Des libertins mêlés à la phalange,
S'ils propageaient les civiques charbons
Qu'allume un prince, opprobre des Bourbons,
Puis avec lui se vautraient dans la fange ;
Ce sont ceux-là que vous préconisez,
Bons citoyens, illustres personnages ;
Avec grand soin vous les récompensez ;
Vos électeurs leur donnent leurs suffrages ;
Il n'est marouſle, il n'est point de gredin
Qui maintenant aux dignités n'aspire,
Et, bénissant votre nouvel empire,
La mitre en tête et la crosse à la main,
Au temple saint ne vienne se produire ;
Environné de prêtres insensés
Que dans la boue il aura ramassés.
Pour un coquin tout est de bonne prise :
Tel est le maître, et tels sont les valets :
Vous conviendrez que de pareils sujets
Ne résultait la splendeur de l'église
Qu'avez proscrite, ils en étaient chassés ;
A coups de foudre ils en sont repoussés ;
Et la plupart des prêtres vénérables,
Aux indigens se montroient secourables.
En les frappant, vos décrets forcenés,
Otent le pain à mille infortunés ;
Par-devers moi j'en ai preuve récente ;
Permettez-vous qu'ici je la présente ?
Un pauvre diable hier sollicitait,
Au Luxembourg, quelqu'aumône légère,
D'un ci-devant abbé commandataire,

Qui gravement au pauvre répondait :
« Vous secourir n'est plus en ma puissance ;
» J'en suis marri, frère concitoyen ;
» Vous le savez, le clergé n'a plus rien,
» Adressez-vous au sénat de la France,
» Il est humain, miséricordieux,
» Et c'est à lui de nourrir l'indigence
» Que ses décrets font éclore en tous lieux »
Ne parlez point du moulin politique
Que fait aller Jean-Farine Camus,
Des assignats présidant la fabrique ;
Vos assignats valent-ils des écus ?
L'Europe en rit, et déja fait la nique
Aux décréteurs qui, sur des torche-culs,
Osent fonder la fortune publique :
Vous n'avez point le talent financier
Que Lavvs avait, ni son expérience :
En l'inondant d'un funeste papier,
Calculateur il ruina la France.
Il n'offroit point d'hypothèques certaines.....
En offrez-vous aux pâles créanciers ?
Ce n'est pour eux, qu'adroits populaciers,
Vous avez pris du clergé les domaines,
Ils ne pourront partager le gâteau ;
Ils écriraient requêtes sur requêtes
Sans en avoir le plus petit morceau :
C'est pour vous seuls que faites des conquêtes
Ou des larcins ; et le bien du clergé
N'est pas vendu qu'il est déja mangé.
Elle s'avance, elle frappe à nos portes
La banqueroute, et c'est où vous attend
L'homme penseur qu'effraïent vos cohortes,
Et se tient coi, vos sottises comptant :
Vilipendé par une ville ingrate,
Quoiqu'il en fît le plus bel ornement,
Il reviendra, fidèle monocrate,
Il reviendra l'auguste parlement :
Oui, de Thémis nos premiers magistrats
Prendront en main le glaive et la balance

Et peseront horribles attentats
Qui, non punis, déshonorent la France;
Ils vengeront, interprêtes des lois,
Ce prince humain que vous chargez de chaînes;
Ils vengeront le plus clément des rois;
Ils vengeront la plus grande des reines,
Et la plus belle, autant que m'y connois;
Ils vengeront l'honorable clergé;
Ils vengeront l'immortelle noblesse;
Ils vengeront le peuple négligé
et revenu trop tard de son ivresse;
Ils vengeront contre les potentats
Vos noirs complots et vos trames impures;
Ils vengeront enfin tous les états,
Vous périrez, mandataires parjures.

FIAT, citoyen actif.

928